

Antoine, Philibert Carrichon

Entré: 1770 Prêtre de l'Oratoire

Né à Salles (Rhône), le 5 avril 1749

Mort à Paris, le 30 juillet 1818.

Notes biographiques et bibliographiques

L. P. Bonnardet

Prêtre de l'Oratoire

Voix :

- Mémoires de Anne Paule Dominique de Noailles, marquise de Montagu, Paris, 1865,
in 18, pages 147 et suivantes. Ces mémoires, dont la rédaction est une œuvre moderne,
ont été composés sur les documents authentiques, parmi lesquels se trouve le récit du P. Carrichon.
- Récit de l'exécution des Dames de Noailles composé par le P. Carrichon ;
publié par les soins de Mme de Montagu dans le Correspondant du 10 avril 1847,
— reproduit dans l'Artiste en 1869.
- G. Lenôtre : Le Jardin de Nicpus, Paris, Perrin, 261 pages in 8 avec illustrations
— le Journal des Débats du 6 sept. 1928 —
— le Croix du 9 septembre 1928. —
- Abbé Delarc : L'Eglise de Paris pendant la Révolution française, t. III, p. 266.
- Jacques Hérissey : Les Summoniers de la guillotine, p. 180.
- Ch. V. Langlois : Etat sommaire des documents entrés aux Archives N^{tes} par des voies
extraordinaires. Paris, 1917, p. 61.
- Archives de la Seine, Fonds des Domaines, carton 1270. Inventaire après décès et prise par
les archives elles des anciens registres oratoriens.
- Maurice André Gaillard, ci-devant de l'Oratoire
Notes mss. conservées à l'évêché de Meaux sur le P. Carrichon.
- Boumardet : Contribution à l'histoire de Régéné Durette. Lyon Audin 1945, in 8. le Chapitre IV

7 mai 1947

De passage à Paris je regrette de
ne pas vous avoir rencontré et

~~MR & M^{TE}~~ HENRY DESVIGNES

espère vous voir en Bourgogne cet été
Respectueux Salutations

Pontanevaux (Saône & Loire)

Carrichon

Ch. V. Langlois : Etat sommaire des documents entrés aux archives N^{os} par des voies extraordinaires
Paris. 1917. p. 61

Congrégation de l'Oratoire. Le 10 novembre 1819 furent remis aux Archives du royaume par le dépôt
du mobilier national, où ils avaient été entreposés "les registres et papiers extraits de la
Bibliothèque de feu M. l'abbé Carrichon, mort le 30 juillet 1818

[consulter les papiers de la succession Carrichon aux archives de la Seine, fonds des Domaines, carton (1270)]

Ces documents avaient trait à l'histoire de la Congrégation de l'Oratoire depuis l'origine.

Le chevalier de la Rue, garde général des Archives, les avait réclamés "comme faisant suite à ceux de
la Congrégation de l'Oratoire déjà déposés aux Archives."

Les 27 registres, écrits dans le boucraux de versement, qui formaient la partie principale de cette
collection, furent immédiatement répartis entre les sections historique, domaniale et administrative.
Ils sont aujourd'hui mêlés aux autres éléments des archives de l'Oratoire qui sont répartis dans les
séries H5 - M - MM et S.

Par la suite les archives bénéficièrent de nouvelles portions des archives de l'Oratoire, au décès de
deux autres anciens membres de la Congrégation, M. Jean Louis Roudeau en 1832 et Grillet en 1850.

Le premier, dont le legs fut exécuté par M. Ravise, receveur des rentes, laissa au dépôt que
dirigeait son ancien confrère Darnon plusieurs registres, procès verbaux d'assemblées ou registres de
libérations, aujourd'hui cotés M. 4576-593 des manuscrits et pièces historiques, entre autres un
ouvrage du P. Adry dont une partie a été abandonnée à la Bibl. N^{te} par l'échange de 1863.

Quant aux papiers légués par M. Grillet, les uns ont également émigré à la Bibl. N^{te}

(Vie et correspondance du P. Malabranche, anciens MM. 630-631

Vies de 990 frères de la Con^g de l'Oratoire, " MM. 634-636

Les autres occupent aux archives les cotes suivantes MM. 629 (Vie du C^d de Riville

MM. 617-618 Lites de l'Oratoire (1696-1787

MM. 575 Vintaine de la Con

Archives de la Seine, fonds des Domaines, carton 1270

au 2^e étage

Antoine Philibert Carrichon, mort ~~au séminaire~~ rue S. Jacques, N^o 270, dans
un pavillon tout M. Mauriac est propriétaire.

Inventaire fait par le domaine, les bénéficiaires n'étant pas connus.

Dans la cave : 60 bouteilles de vin rouge ordinaire et 100 bouteilles vides

Chambre au 2^e étage éclairée par 2 croisées sur la cour :

gèle, pincette, 2 chenets en fer, un soufflet, 3 fauteuils et 3 chaises fondés de paille
un fauteuil de malade couvert en basane verte, un écran de cheminée en bois de hêtre

garni de taffetas vert, un petit bureau en bois noirci, deux portraits dans leurs cadres de bois peint, un portrait peint sur toile dans son cadre de bois doré, un christ en ivoire sur sa croix de bois, 21 petites gravures et portraits dans leurs cadres et sous verre, une carte représentant une assemblée de Chartreuse, une autre carte des états du monde une vieille commode en bois de placage à 2 grands et 2 petits tiroirs avec poignées et serrures en cuivre, un baromètre thermomètre dans son cadre de bois peint en vert, une portière en tapisserie, une vieille couchette en bois de chêne garnie de roulettes à pivot, avec baldaquin garni de 3 rideaux en serge verte et 4 rideaux de croisée en toile de coton

Dans la chambre servant de bibliothèque

un pupitre à musique, petite table en bois de chêne avec tiroir, manchepieds, 2 chaises paille 2 peniers d'osier, fauteuil de bureau couvert en basane verte, 2 cannes en jais à pomme d'ivoire, 6 portraits peints sur toile représentant des pères, 5 autres dans leurs cadres et sous verre reliquaire, christ en bois de résine, = du linge et des vêtements, montre dans sa boîte l'or 462,50 en argent, un couvert en argent, 6 cuillères à café argent sermons miss, Pascal, histoire de fleury, 8 bibles, traités de religion, histoire philosophique de Raynal théologie de Lyon, Malbranche, Nicole, Boudaloue, Tête d'âne, P. Lejeune, Massillon Dictionnaire des hérésies, géographie de Lacroix, critique de Bulet, Henault: histoire de France tout Bossuet, de Bonald, S. Jean Chrysostome, S. Augustin, P. Pouget, vies des saints Martyrologe, bréviaire des études, Michels, dictionnaires latin, français (académie) anglais historique, bréviaire de Paris et de Lyon, 40 vol. de piété, pensées de Sénèque, concile Trente Voltaire, mémoires de littérature, mystères du Paganisme, principes de la pénitence logique de Condillac, discours de piété, S. Basile, rituel, Exulte, Le poesi libereorum de Lowth S. Cyrien, Cestallien, Dialogue des morts, Théologie de Poitiers, Abbadié: religion chrétienne, sermons de Leboux, Horace, Quinault, Méditations, imitation environ 1500 volumes

- Né à Sallés le 5 avril 1749
- Décès de Jean Marie Carrichon mort à Charenton le 20 juin 1817. (un de ses frères)
- Son père lui avait constitué le 29 avril 1773 cent livres de rentes annuelle et viagère comme titre clérical

- Il y a une Dame V^{me} Priva' gardienne des sœurs

- un eff^g Desvignes, parent du P. Carrichon, exécuteur du Testament, demeurant à Charenton
et Victor Philibert Desvignes

Testament fait à Paris le 17 janvier 1818 et déposé chez eff. Laisné notaire à Paris le 4 août 1818

il lègue mobilier, hardes, linge, livres et effs. au P. Athanase Roué effrault, grand vicaire à Orléans, lequel trouvera parmi ses papiers une liste de tout ce qu'a déposé chez lui le Père Vuillet, ancien procureur général de St Honoré et se concertera avec lui sur l'usage qu'on en doit faire.

* Claude Castelneau, ^{ci. devant employé aux archives} médecin, 3 rue de la Vieille Chapelle, représentant le F. Merault de Bissi

28 ms ont été donnés aux Archives eff^{es}. En voici l'inventaire :

3 X 1819 Jean Bte Desvignes est mis en possession définitive de la succession mobilière pour la gérer

Il y avait une procuration d'héritier faite à Beaujeu le 2 Nov. 1818

* voir allusions à Castelneau, 3^e les lettres Merault. Lussac, nos:

44, 45, 47, 66, 67, 68, 81 (+ 55?)

- voir dossier TABARAUD, n°2 : copie lettre du RP Duchemin (de Jussy, le 1^{er} sept. 1818) où il annonce sa mort et parle de ses activités durant les deux années précédant sa mort.

Testament du Père Carrickson

(1) Le P.^{re} ^{Guillaume} François Le Châque
Du Douzel

Jésus + Maria

Ceci est mon testament fait en vue de la mort, par de grâce, 17 janvier 1818.
Au nom de la Très Sainte Trinité, Père, Fils et S. Esprit, seul Dieu en 3 personnes ;
craignant la justice de Dieu, mais attendant tout de sa miséricorde, des mérites
de son divin Fils Jésus-Christ et de la grâce du S. Esprit, par l'intercession de la
Très Sainte Vierge, par celle des S^{ts} anges et en particulier de mon Ange Gardien et
par celle de S^{ts} Jean B^{te}, de S. Joseph, de S. Pierre, de S. Paul, de S. Jean S. Evangéliste
et de mes saints Patrons S. Antoine et S. Philibert, et désirant mourir dans la
communión de la S^{te} Eglise catholique, apostolique et romaine, je déclare ma
dernière volonté ainsi qu'il suit :

(1) Je lègue tout mon mobilier, hardes, linge, livres, manuscrits, absolument tout
ce qui se trouve dans mes chambres, ou dans ma cave, ou grenier, ainsi que l'argent
que l'on pourra me trouver, au P. Athanasie René Mirault, prêtre, ci-devant de
l'Oratoire comme moi, résidant à Orléans, où il est grand vicaire et le prie d'être
l'interprète de mes sentiments d'amitié auprès des Pères Brun et Dubouzel (1)
et de M. le Marquis de Grammont Noailles, de M. le comte Alexis de Noailles, du Père
Vuillet notre ancien procureur général, de M^{rs} Budan, Castelneau et Grellet ainsi
mes bons amis et de leur faire à chacun un petit présent en livres à son choix. Il
trouvera parmi mes papiers une liste de tout ce qui a reposé chez moi et dit P. Vuillet
en manuscrits ou livres tirés de la maison de S. Honoré et il se concertera avec lui
sur l'usage qu'on en doit faire.

En cas de pré-décès du P. Mirault, je substitue le P. Dubouzel et après lui le P. Brun

(2) Je donne et lègue à ceux que j'ai pu obliger les sommes qu'ils me doivent
(3) ayant placé 24.000, provenant de mon patrimoine, à constitution de rentes
perpétuelles sur M. Leprieux et Brayots, négociants en vins à Font. S^{te} Maxence, qu'ils sont
maîtres de rembourser en tout ou en partie, sans qu'on puisse les y obliger. Je lègue en
rentes viagères :

300^{fr} à M^{re} Marie Tricé en reconnaissance de ses services

en rentes perpétuelles :

Après sa mort, ils retourneront, 100^{fr} à mon neveu J^{re} B^{te} Desvignes que je choisis pour mes
100^{fr} à son frère Victor Desvignes

exécuteurs testamentaires

100^{fr} à mon neveu Fortier l'ami

100^{fr} à Blanche Fortier

100^{fr} à Pantaleon Fortier

100^{fr} à Philibert Fortier

100^{fr} à François Fortier

100^{fr} à leur sœur Fortier Magny

50^{fr} au fils de Jean Marie Fortier

50^{fr} à sa fille

et en cas de la mort d'un de ces enfants, sur son oncle Philibert et

François Fortier en héritent, 50^{fr} à mon petit neveu

Auguste Sautet, got à sa sœur Adèle

2007 à ma tante Brumy

lesquels francs représentent la dot de ma mère la sœur et dont ses enfants hériteront
ainsi qu'elle le jugera à propos en cas de son décès par égale portion

Je remercie mes frères et mes sœurs de leur amitié, me recommande à leurs prières
et les engage, ainsi que leurs enfants à vivre en paix, en union, l'un avec l'autre, l'amour
de la sainte Vierge sous lequel il y a point de bonheur, même ici bas et les pères de
notre bon gouvernement et simplement ce testament olographe en lui supprimant des défauts
capables de le rendre nul et de me causer aucun embarras, ni inquiétude à M^{rs} Legieux et Barjot
en faveur de laquelle j'ai affecté le dit fonds de 44.000 en reconnaissance des soins qu'ils ont donnés
à mon cher père Jean Marie pendant plusieurs années.

Ce qui me restera de par M^{rs} Legieux et Barjot sera employé à payer mon loyer, ce que je
devrai à M^{rs} Duvé et la restera remboursé à nos parents, soit Carrichon, soit Carravot
par les mains de mes neveux, Antoine, Carrichon et Desvignes l'ami qui les connaît
ainsi que mes intentions

Inventaire des mss. livrés aux Archives n^{les}

- (1) Registre inf^o en peau : Recettes et dépenses de divers articles de rentes sur les tailles et gabelles
avec table alphabétique en tête, 247 pages
- (2) Registre inf^o en peau : Procure générale 449 pages
- (3) Registre petit inf^o parchemin vert : Journal des Recettes et dépenses de la procure générale
commencé le 28 sept 1770 par le P. Duplex 128 pages
supplément : caisse d'amortissement 47 pages
- (4) registre inf^o idem : Caisse du journal 1 juillet 1781
- (5) registre inf^o parchemin : Recettes générales de la Procure générale 1787
- (6) registre inf^o peau : Ecole militaire 500 pages Effiat-
- (7) registre inf^o peau : catalogue alphabétique des noms des prêtres et confesseurs en 1611
- (8) registre inf^o parchemin : catalogue des prêtres et confesseurs 1 sept 1780
- (9) registre inf^o id : clous, summons, origines pays, études, ordres, entrées de juin 1780
- (10) registre inf^o /11 Catalogue : entrée dans la C^{on} et prêtrise, 1771
- (11) registre inf^o peau : catalogue en 1628
- (12) cahier : Etat des emprunts à rentes constituées faits par le conseil de la maison de Paris
- (13) registre inf^o parchemin : Mémoire des procès
- (14) registre maroquin bleu : Registre des délibérations du conseil 1 mars 1686 - sept mars 1700
- (15) registre parchemin : Statut pour l'union du prieuré S^t Martin.
- (16) registre peau : livre des rentes 31 oct 1722
- (17) registre inf^o parchemin : Fondation de l'étude de l'Ecriture S^{te}.
- (18) registre en veau : Inventaire des titres des prieurs S^t Amatre et Montigny le roi
- (19) registre petit inf^o sans titre commençant par une bulle avec table.

- (20 registre in f^o parchemin : livre d'affaires 1 fev 1789
- (21 registre in f^o peau : journal historique 544 pages
- (22 registre petit in f^o peau : sans titre . listes des confesseurs
- (23 registre id parchemin : Compte général des Recettes et Dépenses faites par les P. Pierre Renon
et Jean Boyet et pension du frère de la Bibliothèque .
- (24 registre in f^o peau : recettes et dépenses 489 pages (pour les maisons de province)
- (25 registre in f^o parchemin : Ordre établi par le conseil pour les Représentations , imprimé
- (26 registre parchemin vert : Recettes de la sacristie 1765
- (27 petit registre parchemin : finances

27 registres

- (28 Une ^{sic} ophique de forme ancienne avec 2 tableaux peints sur bois de larin ^{sic} 1740

"Les Petits Rouvres"

PONTANÉVAUX (S.-&-L.)

11 dec. 1946

[au P. Bourardet]

Mon Révérend Père

Je vous remercie vivement de votre aimable
lettre et de la copie du testament du
Père Cornichan. Je mets précieusement cette
copie dans mon dossier Cornichan.

Je suis heureux d'apprendre que vous êtes
intéressé par mes notes. Il est regrettable
en effet que nous ne nous soyons pas connus
plus tôt !

Je vous adresse niches copie de la
lettre de mon grand oncle G. B. Desjardins
relatant à son frère la mort et les
funérailles du Père Cornichan.

J'ai dû vous dire que mes cousins
Larivière - Desjardins de St-Lager et moi-
même allons faire paraître une plaquette
généalogique sur la famille et sur
les branches alliées : il y aura un
chapitre sur les Cornichan.
Mon frère du Père Cornichan, Philibert
était Seigneur du fief de Vert-pré à Alci.

Je possède aussi quelques lettres des
frères Cornichon (notamment Antoine et
Jean - Marie) s'échelonnant de 1784
à 1824 - et un compte - courant
(date de 1785) entre mon trisaïeul
Antoine Damiin Desroignes et son beau-frère Cornichon.
J'espère que l'été prochain nous
aurons l'occasion de nous voir pour parler
de ces vieux souvenirs -

Le compte - rendu de valeur livre a été
parvenu Tolons la liberté du 11 août 16.
Je vous m'en procure un exemplaire
et vous l'embrasse -

En attendant le plaisir de faire
valeur connaissance, Veuillez dire, mon
Révérend Père, à l'assurance de mes
sentiments respectueux

Jean Desroignes

P. S. Dans la lettre de Jean-Baptiste, on retrouve
les mêmes noms propres que dans le
testament

St Maurice Charvotay 2 août 1818

Lettre de J. Corbichon désignée à son frère Philibert -

que signifie, vas-tu dire, ce sinistre caquet? Hélas! nouveau chagrin pour toute notre chère famille et surtout pour nos chères sœurs et Philibert. Avant hier matin à 4 h. ^{1/2} arriva ici un commissionnaire de Paris pour m'annoncer que notre cher oncle l'Oratorien était dangereusement malade; de suite je me suis transporté chez lui combattant le soir encore et l'entendant parler; mais depuis chez son père que la veille 30 juillet à 10 h. du soir ce cher oncle avait terminé sa triste carrière... déjà mon chagrin... et savoir qu'on ne parvint ne s'est trouvé près de lui pour recevoir son dernier adieu.

Je cherchai à connaître la cause de ce triste événement; je parlai au Médecin qui l'a vu et il paraissait qu'une inflammation excessive du bas-ventre jointe à une toue pulmonaire que les chaleurs ont augmenté rapidement, ont fait tout le mal. Sept ou huit jours avant notre cher oncle semblerait se porter un mieux; le 30 juillet même, dès le matin, il disait n'avoir point d'indisposition et a persisté; malgré la défense du Médecin qui l'avait invité sérieusement à garder le lit, à vouloir se lever et se promener dans son appartement; l'après-midi, il a vu son sœur, mais la phrase "me Priver" s'aperçurent qu'il restait à genoux beaucoup plus longtemps que de coutume alla l'engager à se reposer. A peine lui répondit-il; ses forces s'étaient affaiblies au point qu'on dut le porter sur son lit où il se reposa quelques temps. Puis il se releva avec une fièvre très ardente qui ne fut pas de longue durée.

Dans l'entre-temps M. de la Roche de sa paroisse, qui depuis l'avait vu, a été appelé; arrivé près de lui et le voyant plus calme mais très faible, il lui administra l'Extrême-Onction, s'entretint ensuite avec lui sur ce qui paraissait l'intriguer, et, tout en causant, notre cher oncle s'est endormi du sommeil de paix, récompense due aux Justes.

Cambien il m'est possible de te transmettre ces tristes détails.
Ce sont à peu près tous ceux que j'ai eu le courage de
recueillir et je n'ai su la maladie qu'après avoir
eu connaissance de cette perte douloureuse.

Avant-hier on a procédé aux démarches nécessaires.
M^{re} Prisé m'a dit qu'un testament olographe avait été
déposé en janvier chez M^r L'aisné, notaire, où j'allais
de suite afin de savoir si notre cher oncle avait
manifesté des intentions touchant ses funérailles.

Nous apprenons que le P. Mécault, Supérieur du Séminaire
à Orléans et grand ami de notre Oncle, est le gardien
de tout son mobilier, livres et argent que l'on
pourrait trouver après lui.

Que notre cher frère Victor et moi sommes désignés
exécuteurs testamentaires... mais pas la main mise
observatoire sur la manière d'exécuter les funérailles.

Je suis retourné avec notre cher cousin Pontalieu
Partir avec S^r Jacques, à la Municipalité, chez
M^r le Curé, chez M^r le Vicaire chargé de la
cérémonie religieuse.

Billets d'invitation à tous ceux des amis de notre
cher Oncle dont nous avons pu découvrir la demeure.
Tout aboutit à peu près disposé, Pontalieu pourra
chez M^r Samfelet pour lui communiquer la triste
nouvelle.

Hier (14 août) à 8 h. du matin a donc eu
lieu la lugubre cérémonie. Il n'y a pas eu
d'artisan funéraire, mais combien d'assistants
malgré l'heure matinale et combien de larmes!
Puis ce rassemblement de tous les pauvres malheureux
du faubourg S^r Jacques! Loint d'éloge poétique!

Sur la mort du P. Cornichon (suite)

(2)

Le corps de notre cher oncle repose au cimetière de
Vaugirard et nous nous sommes remarqué l'emplacement
où il y faut placer une pierre sépulchrale.

Adieu, mon cher Théobald, prions pour notre cher
oncle dans la persuasion qu'il sera plus
efficacement fait nous

J. B. Desjardins

P.S. Hier à 3 h. après-midi ont été passés les
scellés par M^r le Juge de Paix du quartier.
Environ une heure avant, à la demande de
M^{me} Privé, mon cousin l'artier présent, je
posai mon cachet sur la porte d'entrée, me
l'absence de M^r Méanet.

Quant au testament il est présentement entre
les mains de M^r le Président du Tribunal ;
dans peu de jours il sera remis à M^r l'aisné,
notaire, qui - s'il y a - en fera dresser
copie pour chaque légataire.

J'ai écrit au P. Méanet ainsi qu'à
M^{rs} Reine et Bazant qui n'ont pas été
appelés.

Henri Desrègues

LES PETITS ROUVRES

PONTANEVAUX (S.-&-L.)

TÉL. 7

ce 28 nov. 1866

Mon Révérend Père

Je mets un amié. petit-neveu du
Père Carrichon, et c'est à ce titre que
je me permets de vous adresser ces lignes.

J'ai eu dans la bibliothèque
compte-rendu de votre ouvrage sur l'origine
et me suis empressé de m'en procurer
un exemplaire; le chapitre sur le
Père Carrichon m'a particulièrement intéressé.

Antoine Philbert (1748-1818) était
le demi-frère de Jeanne-Marie Carrichon
qui épousa le 12 août 1773 mon trisaïeul
Antoine Dommy Desrègues -

Je possède une lettre adressée le
2 août 1818 à mon oncle Grand-père
Philbert D. par son père Jean Baptiste D.
relatant la mort et les funérailles
du Père Carrichon -

Elle a été inhumée au cimetière de Vaugueux
le 14 août 1818.

Je y a une quinzaine d'années j'ai fait
des recherches sur le cimetière de Vaugueux
avec le Curier, mais n'ai pas trouvé
trace de la tombe du Rêveur Poë.

Je possède aussi une dizaine de lettres
adressées par le frère Cornichon à ses sœurs;
elles s'échelonnent de 1813 à 1818.

Mais elles ne valent pas de mes archives.

Je crois savoir que vous voyagez à Régimé
chaque année à l'époque des vendanges;
j'espère avoir le plaisir de faire un
jour votre connaissance et pourrai
vous montrer ces précieux souvenirs.

M. de Béchetoille, chancelier de
l'archevêché de Lyon, est un
des enfants des Cornichon.

J'ai reconstitué toute la généalogie
de la famille.

Avec l'espoir de faire un
jour votre connaissance, veuillez
croire, mon Rêveur Poë, à l'assurance
de mes sentiments respectueux.

Antoine Desroches

J'ai mis une pointe avec les Portier
dont j'ai reconstitué la généalogie.

M^e. Robert Watin-Augouard, Notaire,

*Etude fermée le Samedi
après-midi*

Rue St. Antoine 10 Paris (IV^e)

Successeur de M^e. Philippot

le 3 Novembre 19 44

*Prière de rappeler dans la réponse
les indications ci-dessous et
d'adresser toute la
correspondance au nom de
M^e. R. Watin-Augouard*

R. WA.

Monsieur,

Je vous serais obligé de mettre
à la disposition de Monsieur l'Abbé
BONNARDET, prêtre de l'Oratoire, qui
procède actuellement à des recherches
historiques, le testament du Père
CARRICHON en date du 17 Janvier 1818
et déposé judiciairement au rang des
minutes de Me LAISNE, mon prédécesseur
médiat, le 4 Août 1818.

Avec mes remerciements,
Veuillez agréer, Monsieur,
l'assurance de mes sentiments bien
dévoués.

R. Watin-Augouard

Monsieur l'Archiviste chargé du Minutier
Central des Notaires de France
ARCHIVES NATIONALES
87, rue du Temple (III^e)

*Les années 1817. 1818 n'ont pas été versées
aux Archives*

Maison, librairie à Melun



MELUN — Eglise Saint-Aspais

sur le P. Camuchan

testamentaire (rapide) du P. Duchemin,
dans une lettre à Tabaraud
du 1^{er} Sept 1818,

p. 69 du ~~Bulletin~~ recueil de
copies de la corresp. familière de
Tabaraud,

dans le recueil fascic. n° 2 de
Dossiers Bourmandes.

C. était à Caen.

Avait prêché à Bayeux et à Coutances
les deux derniers Carêmes.

π 61

Article Du P. Carrichon

Le Correspondant N° 10 avril 1847 (Bibliothèque Nationale Z. 21417¹⁸ L)

Récit d'un témoin

Mesdames la Maréchale de Noailles, le Duc de D'Angoulême et la Vicomtesse de Noailles furent détenues dans leur hôtel depuis le mois de sept 1793 jusqu'en avril 1794. Je connaissais de vue la première et particulièrement les deux autres que je visitais une fois la semaine.

Le terreur croissait avec le crime : leurs visites devenaient plus nombreuses. Un jour qu'on en parlait et qu'on s'effrayait à se préparer à la mort, je leur dis, par une espèce de pressentiment. « Si vous allez à la guillotine, et que Dieu m'en donne la force, je vous y accompagnerai. » Elles me prenant au mot, ajoutent avec vivacité : « Vous le promettez-vous ? »

J'hésite un moment. « Oui, repris-je, et peut que vous me reconnaîtrez bien, j'aurai un habit bleu foncé et une veste rouge. » Depuis elles me rappelaient souvent ma promesse. En mois d'avril, la semaine, je vois, après Pâques, elles sont conduites toutes trois au Luxembourg. J'ai souvent des nouvelles par M. Grillet, qui leur a rendu, avec un zèle si délicat, tant de services et dans leurs personnes et dans celle de leurs enfants. Ma promesse m'est fréquemment rappelée.

Le 27 juin, un vendredi, il vient me prier de rendre au Maréchal de Monchy et à sa femme le service que je leur avais promis. J'étais au Palais, je parvins à entrer dans la cour ; je les ai sous les yeux et de fort près pendant près d'un quart d'heure. M. et M^{me} de Monchy, que je n'avais vus que deux fois, et que je connaissais mieux qu'ils ne me connaissaient, ne purent me distinguer. Je fais, par l'inspiration et avec l'aide de Dieu, ce que je peux pour eux. Le Maréchal était singulièrement édifié et priait vocalement de tout son cœur. La veille il avait dit, en quittant le Luxembourg, à ceux qui lui marquaient de l'intérêt : « A 17 ans, j'ai monté à l'assaut pour mon roi ; à 78 ans, je vais à l'échafaud pour mon Dieu. Mes amis, je ne suis pas malheureux. »

J'évite des détails qui deviendraient infinis. Ce jour là, je vois inutile et même ne me

L'assemblée n'avait
rien de ce que les citoyens
étaient dans les gardes nées
portaient : habit bleu de roi
doubleur blanche, parement
et revers incrustés, passepoil
blanc, collet blanc, passepoil
rouge, manche ornée à 3
boutons, poche au dos
à 3 points, boutons jaunes
perforés jaunes ou d'or,
retroussis écarlate, ceinture
blanche

Robinson

sans point capable d'aller jusqu'à la guillotine. J'en ai eu mal pour la promesse spéciale faite à leurs parentes que leur mort plongerait dans l'affliction et qui habitaient la même prison où elles leur avaient fourni bien des motifs de consolation.

Que j'aurais à dire sur tous les nombreux convois qui précédaient et suivaient celui du 27, convois fortunés ou infortunés, selon les dispositions de ceux qui les composaient; toujours déchirants, lors même que les caractères connus et tous les signes extérieurs dénotaient une résignation et une mort chrétienne, mais bien autrement déchirants, lorsque c'était tout le contraire, et que les condamnés semblaient passer de l'enfer de ce monde à celui de l'autre!

Le 22 juillet, un mardi, fête de St Madeleine, j'étais chez moi, et vers onze heures, j'allais sortir; on frappe, j'ouvre, et je vois les enfants de Noailles⁽¹⁾ et leur instituteur⁽²⁾, qui n'a cessé et ne cesse de leur donner tant de marques d'un vrai attachement: les enfants, avec la gaieté de leur âge qui contrastait le fond de tristesse que nourrissaient en eux leurs peines et la crainte d'en faire de nouvelles; ils allaient se promener et prendre l'air de la campagne; l'instituteur, pâle, défiguré, pensif et triste. Le contraste me frappa. « Passons dans votre chambre, me dit-il; laissons les enfants dans votre cabinet. » Nous nous séparons; les enfants se mettent à jouer, nous entrons dans la chambre: il se jette dans un fauteuil: « C'en est fait, mon ami; ces dames sont au Tribunal révolutionnaire. Je viens vous soumettre de tenir votre parole. Je vais conduire les enfants à Vincennes et y voir la petite Euphémie. Dans le bois je préparerai ces malheureux enfants à cette terrible perte. » Quelque préparé que je fusse depuis longtemps, je suis

(1) Camp du Vicomte et de la Vicomtesse de Noailles étaient 3: Alexis, député comte, plénipotentiaire au congrès de Vienne, ministre d'Etat, député de la Corrèze jusqu'en 1831. = Euphémie, marquise de Vézac; Alfred, Vicomte, tué au passage de la Bérésina, en 1812.

(2) M. Grellet, ancien oratorien, qui vit encore. Il s'était marié des intelligences avec les guichetiers du Luxembourg en avant avec eux. Le 21 juillet au soir, il vit un attroupement devant la porte du Luxembourg; un chariot venant, à bords suspendus par des cordes aux rideaux, qui servait à transporter les prisonniers d'Etat, à la Conciergerie. Le guichetier lui dit: « Ils y sont: va-t'en. » Il les attendit cependant à la sortie. La vicomtesse de Noailles le reconnut et lui donna la main au moment de monter sur le chariot. Il la suivit et à l'endroit où la rue de Condé se resserre, comme il était tout à côté du chariot, elle le regarda, et, sans rien dire, fit 3 fois le signe de la croix sur lui; il crut y voir l'intention de donner sa bénédiction à chacun des 3 enfants qu'il soignait. Un peu plus loin, un des gardes de l'escorte, qui avait remarqué ces signes, l'arrêta; il fut retenu une heure à la Conciergerie, mais relâché sur le vu de sa carte de sûreté.

d'accord. Toute cette affreuse situation des mères, des enfants, de leur digne instituteur, cette gaieté suivie de tant de tristesse, la petite sœur Euphémie, âgée alors d'environ 4 ans; tout se peint à mon imagination en traits de feu impossibles à rendre. Je reviens à moi à l'instant, et après quelques demandes, réponses et autres lugubres détails, je dis: « Partez, je vais changer d'habits. Quelle commission! Pray Dieu qu'il me donne la force de l'exécuter, alors nous levons, passons dans le cabinet, où nous trouvons les enfants s'amusaient innocemment, gais, contents, autant qu'ils pouvaient l'être. Leur vue, ce qu'ils ignoraient, ce qu'ils allaient apprendre, l'entrevue qui suivrait avec leur chère petite sœur, ce que nous ignorions, rend le contraste plus frappant, me serre le cœur. Je fais bonne contenance et les congédie. Resté seul, je me sens épouvanté! « Mon Dieu, ayez pitié d'eux, d'eux et de moi! » Je change d'habits et vais faire quelques courses projetées, avec un poids accablant dans l'âme; je m'interromps pour aller au Palais entre une et deux heures. Je veux entrer: impossible. Je prends des informations de quelqu'un qui sort du Tribunal, comme doutant encore de la réalité de la nouvelle; l'illusion l'espoir est la dernière dévotion; mais ce qu'il me dit, je ne puis plus douter. Je reprends mes courses; elles me conduisent jusqu'au faubourg St Antoine, et avec quelles pensées! Quelles agitations intérieures! quel effroi se joint à une tête malade! Ayant affaire à une personne de confiance, je m'arrête. Elle m'encourage au nom de Dieu. Pour dissiper le mal de tête, je la prie de me faire un peu de café. Il me fait quelque bien.

Je reviens au Palais à pas lents, pensif, incertain, désirant de ne point arriver ou de ne point trouver celles qui m'y appellent. J'arrive avant 5 heures; rien n'annonce le départ. Je monte tristement les degrés de la sainte chapelle. Jeme promène dans la grande salle, aux environs: je m'assieds, je me lève, je ne parle à qui que ce soit, je cache sous un air sérieux de vains chagrins. De temps en temps un triste coup d'œil sur la cour pour voir si le départ s'annonce. Je reviens. Ma fréquente exclamation intérieure était: « Dans deux heures,

Dans une heure et demie, elles ne seront donc plus ! » Je ne puis exprimer combien cette idée, qui m'a affekté toute ma vie, dans les trop fréquentes et fâcheuses occasions où j'ai pu l'appliquer, me poursuivait, livrée à une attente aussi douloureuse. Jamais heure ne m'a paru si longue et si courte que celle qui s'écoule depuis 5 jusqu'à 6, par divers motifs qui se croisaient, se combattaient, se détruisaient et me faisaient passer rapidement des illusions d'un vain espoir à des craintes malheureusement trop réelles.

Enfin, aux mouvements, je juge que la prison va s'ouvrir. Je descends et vais me placer près la grille de sortie, jusqu'à ce qu'il n'est plus possible, depuis 15 jours, de pénétrer dans la cour. La première charrette se remplit, s'avance vers moi. Il y avait 8 dames très édifiantes, 7 pour moi inconnues; la dernière dont j'étais fort proche, était la maréchale de Noailles. De n'y point voir sa belle fille et sa petite fille, ce fut un faible et dernier rayon d'espérance; car, hélas! elles montèrent aussitôt sur la seconde charrette. Le vicomte de Noailles était en blanc, qu'il n'avait point quitté depuis la mort de son beau-père et de sa belle-mère, et paraissait âgé de 24 ans au plus; la duchesse d'Ayen semblait en avoir 40; elle était en deuil bleu et blanc. Je les voyais encore de loin. Dix hommes se placèrent auprès d'elles; les deux premiers, je ne sais comment, à un peu plus de distance que l'ordinaire, avec un fond d'égards respectueux qui me charme, comme font tout le temps plus de liberté. A peine sont-elles placées que la fille tenoigne à sa mère ce vif et tendre intérêt, si connu. Elle était vis-à-vis de moi: « Voyez donc cette femme, comme elle s'agite! comme elle parle à l'autre! Elle ne paraît pas triste! » Je vois qu'elle me cherche des yeux. Il me semble entendre tout ce qu'elles se disent: « Maman, il n'y est pas. — Regardez encore. — Rien ne m'échappe; je vous l'assure, maman, il n'y est pas. » Elles oublient que je leur ai fait annoncer l'impossibilité de me trouver dans la cour. La première charrette reste près de moi au moins un quart d'heure. Elle avance. La seconde va passer. Je m'apprête. Elle passe. Les dames ne me voient pas. Je rentre dans le palais, fais un grand détour, et viens me placer à l'entrée du pont au Change, dans un

endroit apparent.

M^{me} de Noailles jette les yeux de tous côtés. Elle presse et ne me voit pas. Je les suis le long du pont, séparé de la foule, cependant assez près d'elles. M^{me} de Noailles, toujours cherchant, ne m'apprenait pas.

L'inquiétude se peint sur la physionomie de M^{me} d'Argen, la fille redouble d'attention sans succès. Je suis tenté d'y renoncer. « J'ai fait ce que j'ai pu, partout ailleurs la foule sera plus grande; il n'y a pas moyen, je suis fatigué. » J'allais me retirer. Le ciel se couvre, le tonnerre se fait entendre au loin. « Centons encore. » Par des chemins détournés, j'arrive dans la rue S^t Antoine, après la rue de Tournay, presque vis-à-vis la trop fameuse Force, avant les charrettes.

Alors souffle un vent violent, l'orage éclate, les éclairs, les coups de tonnerre se succèdent rapidement. La pluie commence, c'est un torrent; je me retire sur le seuil d'une boutique qui m'est toujours présente et que je ne vois jamais sans attendrissement. En un instant la rue est balayée. Personne, si ce n'est aux portes, boutiques et fenêtres. Plus d'ordre dans la marche, les fantassins vont plus vite, comme ils peuvent, les charrettes aussi, elles tournent au petit S^t Antoine et je suis encore indécis.

La première pense devant moi; un mouvement précipité et comme involontaire me fait quitter la boutique, m'entraîne vers la seconde, et me voilà seul tout près de ces dames. M^{me} de Noailles m'aperçoit, et, souriant, semble dire « Vous voilà donc enfin! Ah! que nous en sommes aises! Nous avons bien cherché. Maman, le voilà! » Madame d'Argen revient. Toutes mes irrésolutions cessent. Je me sens par la grâce de Dieu un courage extraordinaire. Tremblé de suant et de pluie, je n'y pense plus, je continue à marcher près d'elles. Sur les marches de l'église S^t Louis j'aperçois un ami poétique pour elles de respect et d'attachement, cherchant à leur rendre le même service. Son visage, son attitude annoncent tout ce qu'il sent en les voyant. Je lui frappe sur l'épaule

avec un saisissement inexprimable. « Bonsoir, mon ami. »

Là est une place, plusieurs rues y aboutissent. L'orage est au plus haut point, le vent plus vigétueux. Les dames de la première charrette en sont fort tourmentées, surtout la maréchale de Noailles. Son grand bonnet renversé laisse voir ses cheveux gris; elle chancelle sur sa misérable planche sans dossier, les mains liées derrière le dos. Aussitôt un tas de gens, qui se trouvaient là malgré la pluie battante, la reconnaissent, ne font attention qu'à elle, et augmentent par leurs cris insultants son tourment, qu'elle supporte avec patience: « La voilà donc cette maréchale, méchant autrefois un si grand train, allant dans de si beaux carrosses, dans la charrette tout comme les autres! » Les cris continuent. Le ciel est plus noir, la pluie plus forte. Nous arrivons à la place ou carrefour qui précède le faubourg S. Antoine. Je devance, j'examine, et je me dis: « C'est ici le meilleur endroit pour leur accorder ce qu'elles désirent tant. » La charrette allait moins vite; je m'arrête, je me retourne vers elles. Je fais à Madame de Noailles un signe qu'elles comprennent parfaitement. « Mais, M^{lle} C. va nous donner l'absolution. » Aussitôt elles baissent la tête avec un air de repentance, de contrition, d'attendrissement, d'espérance et de pitié qui m'embarme. Je lève la main, retire la tête couverte, et prononce la formule ordinaire de l'absolution, et les paroles qui la suivent, très distinctement et avec une attention surnaturelle. Elles s'y unissent mieux que jamais. Je n'oublierai de ma vie ce ravissant tableau, digne du Juif errant de Raphael, après lequel tout ce qui vient n'est plus que consolation.

Dès ce moment, l'orage s'apaise, la pluie diminue; il semble n'avoir éclaté que pour le succès si désiré de part et d'autre. J'en bénis Dieu: elles en font autant. Leur extérieur annonce contentement, sérénité, allégresse. En avançant dans le faubourg, la foule curieuse revient, borde les deux côtés, insulte les premières dames, surtout la maréchale, n'édit rien aux deux autres. La pluie cesse. Bientôt je devance, tantôt j'accompagne. Après l'abbaye S. Antoine, j'aperçois auprès de moi un jeune homme; je l'avais connu autrefois. Il était prêtre; ses motifs me le faisaient suspecter. Je m'embarrasse. Craignant d'en être reconnu, je

rérognade. Heureusement il ne me regardait point; il double le pas, et je ne le vois plus.

Enfin nous arrivons au lieu fatal. Ce qui se passe en moi ne peut se peindre. Quel moment! quelle réparation! Quelle douleur dans les enfants, dans les sœurs et les parents qui leur survivront! Je les vois encore pleines de santé: elles auraient été si nécessaires à leurs familles!... Et dans un instant, je ne les verrai plus!... quel déchirement, mais non sans de grandes consolations, en les contemplant si résignées!

L'échafaud se présente, les charrettes s'arrêtent. Je frissonne. Les cavaliers et les fantassins l'entourent; ensuite un cercle plus nombreux de spectateurs, la plupart riant et s'amusant de ce douloureux spectacle. Au milieu d'eux, sans leur ressembler, quelle situation! J'aperçois le maître bourreau et deux valets, dont il se distingue par la jeunesse, la petite taille, l'air d'un petit maître marqué et le costume. L'un des valets est remarquable par sa haute stature, son embonpoint, la rose qu'il porte à la bouche, l'air de sang-froid et de réflexion avec lequel il agit, ses manches retroussées, ses cheveux en queue, noirs, crépus; enfin une de ces physionomies régulières et frappantes, quoique sans élévation, qui ont pu servir de modèles aux grands peintres quand ils ont représenté des bourreaux dans l'histoire des martyrs.

Il faut le dire, soit par un fond d'humanité, soit habitude et désir d'avoir plus tôt fait, le supplice était adouci par leur promptitude, leur attention à descendre tous les condamnés avant de commencer, à les placer le dos à l'échafaud de manière qu'ils ne pussent rien voir. Je leur en sus quelque grâces, ainsi que de la décence qu'ils observaient et de leur sérieux, sans aucun air riant ni vaillant, tout le temps que je fus là.

Pendant qu'ils aident à descendre les dames de la première charrette, M^{me} de Noailles me cherche des yeux; elle m'aperçoit. C'est ici le pendant ravissant de ce premier tableau ravissant aussi. que ne me dit-elle pas par ses regards si doux, si animés, si expressifs, si célestes, tantôt fixés sur moi de manière à me faire distinguer, si mes voisins avaient eu plus d'attention,

J'enfonce mon chapeau sans la perdre de vue. Je l'entendais dire : « Notre sacrifice est fait ! que nous laissons de personnes chères ! Mais Dieu, dans sa miséricorde, nous appelle. Nous en avons la ferme et douce espérance. Nous ne les oublions point. Recevez nos tendres adieux pour elles, nos remerciements pour vous. J.C, qui est mort pour nous, est notre force. Puisse-t-on nous nourrir en lui ! Adieu. Puisse-t-on nous nous recevoir dans le ciel ! Adieu ! »

Il est impossible de rendre des signes aussi pieux, aussi vifs, d'une éloquence aussi touchante, qui faisaient dire à mes voisins : « Ah ! cette femme, comme elle est contente ! Comme elle lève les yeux au ciel ! Comme elle prie ! Mais à quoi cela lui sert-il ? » Puis, par réflexion : « Ah ! les révérends de calotins ! » de dernier adieu donné, elles descendent.

Je me me sentais plus ; j'étais à la fois déchiré, attendri et consolé. Combien je remercierai Dieu de n'avoir pas attendu ce moment pour leur donner l'absolution, encore plus quand elles monteront à l'échafaud ! Nous n'aurions pu nous unir en Dieu pour nous et on recevait cette grande grâce, comme nous avions fait dans l'endroit et la circonstance les plus tranquilles qui se soient présentées dans la route !

Je quitte l'endroit où j'étais ; je jette d'une autre côté. Pendant qu'on fait descendre les autres, je me trouve au faubourg de l'escliet en bois par où on monte à l'échafaud, et sur lequel était appuyé un vieillard en cheveux ~~gris~~ blancs, grand, gros, l'air d'un bon homme. On le disait fermier général. Auprès de lui, une dame très édifiante que je ne connaissais pas. Ensuite la maréchale de Noailles vis à vis de moi, en taffetas noir, à l'enseigne du duc de Marichal qu'elle n'avait point encore quitté ; elle était assise sur un bloc de pierre ou de bois qui s'était trouvé là, de grands yeux fixes. Je n'avais point oublié de faire pour elle ce que j'avais fait pour tant d'autres, et en particulier pour son beau frère et sa belle sœur. Tous les autres, sur plusieurs lignes, étaient rangés au bas de l'échafaud, du côté qui regardait, je crois, l'ouest ou le faubourg St Antoine.

Je cherchais ces dames ; je ne pus apercevoir que la mère (la duchesse d'Angouleme), mais dans

l'attitude d'une dévotion simple, noble, résignée, tout occupée du sacrifice qu'elle allait offrir à Dieu par les mérites du Sauveur, son Divin Fils, les yeux fermés, plus l'air inquiet; en un mot, telle qu'elle était lorsqu'elle avait le bonheur d'approcher de la table sacrée. Quelle impression j'en reçus! elle est ineffaçable. Je me la représente souvent sans cette attitude. Plût à Dieu que j'en profitasse! & cette vue, qui est comme un parfum, me ramène aussitôt à l'idée un passage de cette belle lettre des églises de Vienne et de Lyon sur le martyre de St. Potthar et de ses compagnons, où il est dit, en parlant de St. Blandine, attachée à un poteau et exposée aux bêtes; « les compagnons croyaient voir, en la personne de leur soeur, celui qui avait été crucifié pour les sauver. »

Tous sont descendus. Le sacrifice va commencer. La joie, le bruit, les quolibets des spectateurs redoublent et augmentent le supplice, d'abord en lui-même, mais alors par trois coups qu'on entend l'un après l'autre, surtout par la quantité de sang versé et par cette joie bruyante et digne. Le bourreau et ses valets montent, arrangeant tout. Le premier se revêt, sur ses habits, d'un surcot ensanglanté, se place à gauche, à l'ouest; les autres à droite, à l'est, regardant Vincennes. Son grand valet est principalement l'objet des admirations et des éloges pour son air capable et réfléchi, comme ils disent.

Tout étant prêt, le vieillard monte le premier à l'aide des bourreaux. Leur maître, quand il est sur l'échafaud, le prend par le bras gauche, le grand valet par le droit, l'autre par les jambes. En un clin d'œil il est couché sur le ventre; l'instrument tombe, la tête est séparée, jetée ensuite, le corps tout habillé, dans un vaste tonneau peint en rouge, où jèle mille font rage dans le sang. Car c'est toujours de même. Quelle horrible boucherie! Comme le cœur bat! C'est à ce moment qu'on voudrait être loin; c'est à ce moment qu'on voudrait être près et monter tout de suite si on était préparé à paraître devant Dieu, tant la mort, alors pour ceux qui restent, paraît douce et facile à ceux qui s'en vont bien disposés, quand on songe aux circonstances où il faut vivre. Combien j'ai regretté de n'avoir pas

suis ces victimes en pensant que plus on avance, plus on abuse des grâces divines qu'on reçoit !

La maréchale monte la troisième. Il fallut ébancrer le haut de son habillement pour lui découvrir le col. Imaginant de m'en aller, je voulais avaler le calice jusqu'à la lie et tenir ma parole, puisque Dieu me donnait la force de me posséder au milieu de tant de frissonnements. Dix Dames passent ensuite. Madame d'Ayres monte la dixième. Qu'elle me parut contente de mourir avant sa fille, et la fille de ne pas passer avant sa mère ! Montée, le maître bourreau lui arrache son bonnet ; comme il tenait fort une épingle qu'il n'avait pas eu l'attention d'ôter, les cheveux soulevés et tirés avec force lui causant une douleur qui se faisait dans ses traits. La mère désespérée et sa digne et tendre fille la remplacent. Quelle émotion en voyant cette jeune Dame tout en blanc, paraissant beaucoup plus jeune qu'elle n'était, semblable à un Doux et petit agneau qu'on va égorger ! Je croyais assister au martyre d'une de ces dignes et jeunes vierges ou saintes femmes, telles qu'elles sont représentées dans les Tableaux de quelques grands peintres. Ce qui est arrivé à sa mère, lui arrive. Même inattention pour l'épingle, même douleur, même rigue, et aussitôt même colme, même ... mort !

Quel sang abondant, vermeil sort de la tête ... du col ! « Que la voilà bien heureuse ! » m'écriai-je intérieurement, quand on jeta son corps dans cet épouvantable cercueil. Je m'en vais, mais je suis arrêté un moment par l'air, les traits, la taille de celui qui venait après elle. C'était un homme de 5 pieds 8 à 9 pouces, gros à proportion, d'une figure très méprisante. Je l'avais remarqué au bas de l'échafaud. Il s'en était éloigné pendant qu'on immolait les autres, afin de voir ce qui s'y passait. Sa taille haute avait servi sa curiosité. Il monte avec fièvre, jette sur les bourreaux, le lit et l'instrument de mort des regards intrépides, trop fiers peut-être. « Oh ! mon Dieu, faites qu'il n'y ait en lui que Christianisme, et non la seule philosophie ! »

L'homme, dont je viens de parler, était Gossuin ou Gossein, qui a tant contribué, comme député, à diviser la France en départements. J'ai entendu dire qu'il avait de

la religion, et que ses malheurs et la prison en avaient ravivée, fortifia tous les sentiments dans lesquels il y a tout lieu d'espérer qu'il a fini sa vie.

Après sa mort je quittai la place tout hors de moi-même; je n'aperçus plus que je mis tout glace, d'une forte transpiration et d'une forte pluie que j'avais éprouvées et qui s'étaient séchées. Mais, grâce à Dieu, je ne me sentais point incommode. Je double le feu, tout rempli de ce réchauffant, mais bien beau, bien doux, bien consolant, agréable. Je répétais ce que j'ai répété souvent: «Non, je ne voudrais pas pour cent mille écus n'en avoir pas été témoin. Je n'ai rien vu qui approche de cela. Que de profits à en tirer!»

Quand je quittai, il était près de 8 heures. En 20 minutes, on avait fait descendre 40 ou 50 personnes et immolé 12.

Bientôt je suis à la rue St Antoine. Je monte dans une maison où logeait une respectable famille de ma connaissance, composée du mari, de la femme et d'un fils unique, charmant, l'auréole 4 ans. «Vous voilà! D'où venez-vous si tard! si loin de chez vous? — Ah! je viens d'être témoin d'un spectacle après lequel nous sommes les plus misérables des hommes et les plus grands ennemis de nous-mêmes si nous n'en profitons pas pour travailler plus fortement à notre salut.» J'entre ensuite dans les détails qui, en produisant leur attendrissement, renouvelaient le mien. J'y soupai et me retirai fort tard. La nuit fut très agitée; un sommeil interrompu ou avoué de tout ce que j'avais vu ou entendu. La fatigue, que j'avais peu sentie, se fit sentir les jours suivants, mais, Dieu merci, sans indisposition. J'étais tout attendri, tout ému: «Que mon âme vive de la vie des justes et qu'elle meure de leur mort!» Tel était mon cri fréquent.

Pendant longtemps la pensée de cet événement a produit en moi un certain frémissement, une espèce de frisson involontaire, surtout lorsque je passais dans ces endroits si remarquables par ce que j'y avais vu ou fait. Ce frémissement venait de ce que cette pensée était

accompagné d'une suite ont lent bonheur, en opposition avec le vide qu'elles avaient laissé, la perte que nous avions faite, la séparation et dispersion de leur famille si chère, les dangers et les malheurs toujours renaissants où nous vivions.

Le vendredi suivant, 25 juillet, je dînais chez Tenny amis. Après le dîner, nous nous livrions à d'intéressants épanchements, qui, malgré tous les accents de la tristesse, nous paraissaient si doux par les réflexions et consolations qui s'y mêlaient, par la sage liberté qui y régnait dans une crise où tout était licence ou servitude, au point de naivete, pour ainsi dire, que les murs ne parlaient. A 5 heures du soir on frappe, et je vois entrer l'ami qui m'avait déjà averti deux fois : « qui vous amène ? — je vous cherche depuis 2 heures. Désespérant de vous trouver, à tout hasard, j'en suis venu ici. — Pourquoi ? — Pour vous engager à rendre aux ⁽¹⁾ Tantes des enfants, qui étaient venues au Palais, le même service que vous avez rendu à leurs mères. Elles vont partir pour l'échafaut. — Ah ! cher ami, que demandez-vous encore ! je connais peu ces dames, et il n'est pas sûr qu'elles me reconnaissent et que je les reconnaisse moi-même. »

Je combats, il insiste ; mes amis se joignent à lui. Je cède et reprends ce triste et si triste chemin du palais ; il est Tenny, et les premières charrettes sortent, s'arrêtent en attendant les dernières. Sur la première étaient des dames ; je n'en reconnais aucune. J'examine, considère, tourne, retourne : « Non, ou je suis bien trompé ; les chères Tantes n'y sont point, grâce à Dieu ! » Cependant, pour ne rien omettre, j'interroge des spectateurs bien vêtus, et, avec le douleur que me causant les inconnues, j'ai la joie de n'y point trouver celles que je viens chercher.

Dieu voulait les conserver pour être utiles encore à leurs familles, qui les regrettent et les aiment tant et avec tant de raison, me procure l'avantage de les connaître d'une manière aussi particulière que elles dont la vie et la mort m'ont tant édifié et me faire trouver dans leur connaissance ce que j'avais perdu dans les autres.

(1) La marquise de Lafayette, sœur de la vicomtesse de Noailles — et la duchesse de Duras, sœur du vicomte de Noailles.

Quoie Dieu, tout-puissant et tout miséricordieux, reprendre sur leurs familles toutes les bénédictions, et nous réunir tous, avec elles qui nous ont devancés, dans ce séjour où il n'y aura plus de révolutions, dans cette patrie qui aura, comme dit S^t Augustin, la vérité pour roi, la charité pour loi et pour mesure l'ennemi !

Catherine, Françoise Charlotte de Cosse-Brissac, née le 13 janvier 1724, fille unique de Charles Comte de Louis, Duc de Brissac, pair de France et de Catherine Pécoul, mariée le 25 fév. 1737 à Louis, Duc de Noailles, pair et Maréchal de France, chevalier des ordres du roi, premier capitaine des gardes du corps, gouverneur du Roussillon et de St Germain en Laye, lequel mourut le 22 avril 1793.

Henriette Anne Louise d'Aguesseau, petite fille du chancelier de ce nom, née le 12 fév 1737, mariée le 6 fév. 1755 à Jean Paul François de Noailles, Duc d'Angoulême, et depuis Duc de Noailles, pair de France, chevalier de la Toison d'or, premier capitaine des gardes du corps en survivance de son père, lieutenant général des armées du roi, fils du maréchal et de la maréchale désignés ci-dessus. A la restauration, il fut appelé à la chambre des Pairs et mourut le 26 oct 1824 sans postérité mâle. Il avait eu 5 filles : la marquise de Lafayette, la comtesse de Chézy, la Marquise de Montagu, la Vicomtesse de Noailles et la marquise de Grammont qui seule survit encore.

Philippe comte de Noailles, Duc de Monchy, grand d'Espagne de 1^{re} classe, maréchal de France, chevalier des ordres du roi et de la Toison d'or, gouverneur de Versailles, etc, né le 7 X 1715, décédé le 27 juin 1794 était second fils d'Adrien Maurice, Duc de Noailles, pair et maréchal de France, grand d'Espagne, chevalier du S^t Esprit et de la Toison d'or etc... et de Françoise d' Aubigné, nièce de M^{me} de Maintenon. Il était frère du maréchal désigné ci-dessus.

Anne Claude d'Arpajon, née le 4 mars 1729, fille unique de Louis, marquis d'Arpajon et, en qualité d'unique héritière de cette maison, bailli grand croix héréditaire de l'ordre de Malte.

Les enfants du Vicomte de Noailles étaient 3 :

Allexis, depuis comte de Noailles, plénipotentiaire au congrès de Vienne, ministre d'état et député sous Corbière jusqu'en 1831.

Euphémie, aujourd'hui marquise de Vésac ;

Alfred, tué à la Bérésina en 1812.

Reproduit par l'abbé Delarc : L'église de Paris pendant la révolution franc. t. III. p. 266.

(l'article du correspondant reproduit in extenso.)

Jacques Hérissey : Les amoniteurs de la Guillotine (1793-94) Blond et Gay. p. 180

(abrégé de l'article)

G. Lenoire : Le jardin de Tiers, 261 p., in 8° Paris Perrin

(article arrangé)

feuilleton du journal Les Débats 6 sept. 1928, article de Langue de Labonne, rendant compte du livre de Lenoire.

Anne Paule Dominique de Noailles, marquise de Montagu. Paris, 1865, in 8° p. 147

Anne
1650

1. marich

Marie Fran

Adrien

1678

2. marich

Françoise

Louis

1713

3. marich

Catherine Fr

de Cos

1

Jean Paul

(1739-1

l'interne

l'academi

et

Henriette &

d'Ag

5 fille

la Marquise

la Comtesse

la Marquise

la Vicomtesse

la Marquise

Anne de Noailles

1^{er} Duc d'Ayen enterré à St Paul en 1678

et Louise Boyer Dame d'Aours de la reine Anne d'Autriche
enterrée à St Paul en 1697

Anne Jules
(1650 - 1708)

1^{er} maréchal de France
et

Marie François de Boumouville

21 enfants

Adrien Maurice
(1678 - 1766)

2nd maréchal de France
et

Françoise d'Aubigné

Louis Antoine
(1651 - 1729)

Cardinal

Arch. de Paris

Jacques
(1655 - 1712)

Gaston 3^{ème} Louis

Jean François
(1658 - 1696)

maréchal de camp

Louis, Duc d'Ayen
(1713 - 1793)

3rd maréchal de France
et

Catherine François Charlotte
de Cosé Brissac

Philippe, Duc de Mouchy
4th maréchal de France

et

Anne Claude d'Argenson

Amable Gabrielle
épouse et fils des
Huisi armant Villars
né le 18 février 1706

Marie Louise
duchesse de
Carnunt

Anne Marie François
Comtesse de Lamarche

Charles, Duc de Mouchy
pair de France
(1771 - 1854)

duchesse de
Duras

Louis Marie, Vicomte
(1756 - 1804)
général
mort à la Havane
et

Louise de Noailles

Jean Paul François
(1739 - 1824) Duc
d'Ayen

Lieutenant général
et
Général des Sciences
et

Henriette Anne Louise
d'Aguesseau

Emmanuel Marie Louis
(1745 - 1822)

maréchal de camp
ambassadeur

Louis Joseph Alexis
(1783 - 1835)

plénipotentiaire
au congrès de Vienne

Alfred Louis
Dominique
tué à la Bérésina
en 1812

Euphémie
marquise de
Vérac

5 filles :

la Marquise de Lafayette

Adrienne

la Comtesse de Teyan

morte en 1862 Louise femme

la Marquise de Montagu

Anne Pauline Dominique enterrée à Paris 30 janvier 1839

la Vicomtesse de Noailles, Louise

la Marquise de Grammont

des 3 élèves du Père Grelot

L'acte de son baptême, en 2 exemplaires, trouve' après sa mort parmi ses papiers, le disait né à Salles (Rhône)
le 5 avril 1749.

M. M. 607, 5^e catalogue, cl. 347 =

Antoine Philibert Carrichon, de Lyon, entré à Paris en 1771.

M. M. 612, N^o 2023 =

Le Confère Antoine Philibert Carrichon, ^{du diocèse} de Lyon, laïc, âgé de 21 ans 1/2, fils de Philibert Carrichon marchand et d'Antoinette Carraud, ayant fait les humanités et la logique au collège de Lyon, est entré à Paris le 20 X^{bre} 1770 et admis le 5 janvier 1771

M. M. 614, page 117 =

Même texte que 612 avec en plus:

Il paiera 300 livres de pension et s'entretiendra.

M. M. 617 = p. 135 N^o 4680 =

Le Confère Antoine Philibert Carrichon, ^{du diocèse et ville} de Lyon, âgé de 21 ans 1/2, fils de Philibert Carrichon marchand et d'Antoinette Carraud, ayant fait les humanités et la logique au collège de Lyon, est entré à l'Institution de Paris le 20 X^{bre} 1770. Il paiera 300 livres de pension et s'entretiendra. Admis le 5 janvier 1771.

M. M. 613 = Antoine Philibert Carrichon, ^{Non} né à Lyon en 1749, reçu le 20 X^{bre} 1770, prêtre le 1 avril 1774 (Exact)
1775-1780 Directeur à l'Institution de Paris
1783 S. Paul aux bois
1784-1785 Arles

Mon Catalogue = Du diocèse de Lyon, entré à Paris en 1770, prêtre 1 avril 1775 (Non en 1774)
avait 41 ans on avril 1790.

Listes des Assemblées = 1776 Paris Institution Act.

1779 " "
1782 " "
1783 S. Paul aux bois
1784 Arles
1785 " "
1788 Paris Institution Directeur à

Était à l'Institution de Paris le 21 sept 1788
(Lettre de LeBon)

1788-89 " "

89-90 " "

90-91 " "

refuse le serment.

Liste de 1790 = à l'Institution de Paris, âgé de 41 ans, entré en X^{bre} 1770, prêtre le 1 avril 1775, du diocèse de Lyon.

Lettre LeBon = Était à l'Institution de Paris le 21 septembre 1788 (Lettre de LeBon)

Registre Guilly = En 1810, un registre de Guilly le dit habitant chez les de Grammont, rue d'Anjou, au faubourg S^t Honoré.

Liste de 1779 = à l'Institution de Paris, entré en 1770, prêtre le 1 avril 1774.

Le 23 mai 1784, il fait partie de la mission donnée à Beaune, fondation Michel Grozelier.

Le service des prisons pendant la Terreur - Le service des âmes

Le Nôtre = La certitude et la mort de Marie Antoinette, Paris, Perrin, 1897, p. 295 etc

L'abbé Emery recevait à la Conciergerie (on l'y avait élu le 3 août 1793) de fréquentes visites ; l'abbé Montaigu et d'autres prêtres réfractaires avaient trouvé le moyen de pénétrer régulièrement dans la prison et apportaient au dévot la pixye pleine d'hosties, enveloppée dans un mouchoir blanc, de sorte que, depuis le commencement d'août 1793 jusqu'après le 9 thermidor, pas un jour ne s'écoula sans que la messe fût célébrée dans cette Conciergerie que Fouquier-Tenaille croyait si bien gardée et si inviolable.

Grâce à M. Emery, ce qu'on appelle « le service des âmes » fut organisé non seulement à la Conciergerie, mais dans toutes les prisons de Paris.

« Dès 1794, M. Bichet, directeur au séminaire de Sulpice, ami de M. Emery, qui exerçait, au nom de l'Épiscopat, les fonctions de vicaire général, eut devoir organiser le service des condamnés et un prêtre fut désigné pour chaque jour de la semaine. M. l'abbé de Sambucy, l'âme, encore vivant à Millau, eut le dimanche ; M. l'abbé Renaud, le lundi ; M. l'abbé Philibert, le mardi ; on ne se rappelle plus le nom des autres prêtres. On voit cependant que l'abbé de Kéravenan était du nombre. ⁽¹⁾ »

On sait que l'abbé de Kéravenan, devenu plus tard curé de St-Germain-des-Près, donna à Danton sa dernière absolution.

Quand les condamnés n'avaient pu, avant leur départ pour l'échafaud, recevoir les sacrements, ils étaient avertis, par des voies sûres, qu'à tel endroit du fatal itinéraire, un prêtre se trouverait sur leur passage pour leur donner de loin l'absolution. Les abbés de Voisins, de Kéravenan, de Sambucy et quelques autres amis d'élite de Sulpice, se livraient habituellement à ce périlleux ministère. M. Emery était devenu l'annonciateur général des prisons de la République.

(cf. un des prêtres
l'abbé Philibert Bonny
mort en 1794
cité par l'abbé Delarc :
L'Église de Paris pendant la
Révolution.

8. III. p. 96

Détails sur Carnichon ???

Mémoires d'Anne-Paule Dominique de Noailles, marquise de Montagu

passage reproduit par

C.A. Dauban : Paris en 1794, Paris, Plon, 1869, in 8, pages 430 et suivantes.

Ces trois dames arrivèrent donc à Paris dans le mois de septembre. Elles y furent arrêtées le mois suivant et détenues jusqu'au printemps dans leur propre maison, en vertu de la loi des suspects qui venait d'être rendue (17 sept. 1793) et commençait ses affreux ravages dans toute laendue de la France. Le P. Carrichon, un de ces prêtres courageux qui, sous les vêtements du siècle, continuaient à remplir mystérieusement leur saint ministère, réussit à se faire ouvrir les portes de l'hôtel de Noailles et à communiquer librement avec les prisonnières.

Comme elles s'entretenaient un jour de ce grand moment avec le dit Père, la Vicomtesse de Noailles lui demanda s'il consentirait à les accompagner jusqu'au pied de l'échafaud. Cette proposition, à laquelle il ne s'attendait pas, l'éffraya; mais, après un moment d'hésitation, il répondit qu'il regardait comme un devoir de ne pas refuser une telle prière; que si sa vie était encore nécessaire en ce monde, Dieu saurait bien le protéger et que par conséquent, et quoi qu'il pût en arriver, il se mêlerait, pour les bénir, à l'horrible populace qui ne manquerait pas de les escorter jusqu'au lieu de l'exécution. Il ajouta qu'il porterait ce jour-là un habit bleu foncé avec une camagnole de couleur rouge et qu'elles le reconnaîtraient à ce signe.

Cependant, le 22 juillet, entre 8 et 10 heures du matin, il vit entrer chez lui les enfants de Madame la Vicomtesse de Noailles, conduits par M. Grelot, leur précepteur, pâle et effiguré. Après avoir laissé les enfants dans une pièce voisine, M. Grelot se jeta dans un fauteuil et s'écria: « C'en est fait, mon ami, ces dames sont au Tribunal révolutionnaire! Je viens vous sommer de tenir parole que vous leur aviez donnée. »

Tout préparé qu'il dut être à cette nouvelle, le P. Carrichon en fut bouleversé. Néanmoins, de premier mouvement et sans trop savoir ce qu'il faisait, il prit en tremblant son habit bleu et sa casaque rouge; puis il pressa contre son cœur les enfants de la Vicomtesse, qui jouaient dans sa chambre, fit la meilleure contenance possible, terra la main au précepteur et les congédia tous. Mais laissez parler le P. Carrichon en conservant à son récit toute sa naïveté.

Resté seul, dit-il, je me sens épouvanté. Mon Dieu, ayez pitié d'elles, d'eux et de moi! Je pars et vais faire quelques courses projetées, avec un poids accablant dans l'âme; je m'interromps pour aller au Palais entre une heure et deux heures. Je veux entrer: impossible. Je prends des informations de quelqu'un qui sort du Tribunal, comme d'habitude encore de la réalité de la nouvelle: l'illusion de l'espérance est la dernière détruite; j'ai ce qu'il me dit, je ne puis plus douter. Je reprends mes courses: elles me conduisent jusqu'au faubourg St. Antoine, et avec quelles pensées! Je reviens au Palais à pas lents, pensif, inséable; j'arrive avant cinq heures. Rien n'annonce le départ. Je monte tristement les degrés de la sainte Chapelle, je me promène dans la grande salle, je m'assieds, je me relève, je ne parle à qui que ce soit. De temps en temps je jette un triste coup d'œil sur la cour pour voir si le départ s'annonce.... Enfin, aux mouvements, je juge que la prison va s'ouvrir. Je descends et vais me placer près de la grille de sortie, puisqu'il n'est plus possible depuis 15 jours de pénétrer dans la cour. La première charrette se remplit et s'avance vers moi. Il y avait huit dames très édifiantes, sept pour moi inconnues; la dernière, tout j'aurais fort proche, était la marchande de Noailles. Je n'y point voir sa belle-fille et sa petite fille, ce fut un faible et dernier rayon d'espérance; mais, hélas! elles montent aussitôt sur la seconde charrette. La Vicomtesse de Noailles était en blanc et paraissait âgée de 24 ans au plus. La Duchesse d'Angen semblait en avoir 40; elle était en robe à la mode, rayé bleu et blanc. Je les voyais encore de loin. Six hommes se plaçaient auprès d'elles, les 2 premiers à un peu plus de distance que l'ordinaire, avec un fonds de regards respectueux qui me charme et comme pour leur laisser place. À peine sont-elles placées que la fille aînée se tourne et s'interroge si connue. J'entends dire auprès de moi: « Voyez donc cette jeune femme, comme elle parle à l'autre; elle ne paraît pas triste! » Je vois qu'elle me cherche des yeux. Il me semble entendre tout ce qu'elles se disent:

"Maman, il n'y est pas. — Regardez encore. — Rien ne m'échappe; je vous l'assure, maman, il n'y est pas. — Elles oublient que je leur ai fait annoncer l'impossibilité de me trouver dans la cour. La première charrette s'est pris de moi au moins un quart d'heure. Elle avance. La seconde va passer. Je m'apprête. *Stagione*. Ces dames ne me voient pas. Je rentre dans le palais, je fais un grand tour et viens me placer à l'entrée du pont au change dans un endroit apparent. Madame de Noailles jette les yeux de tous côtés. Elle passe et ne me voit pas. Je suis tenté d'y renoncer. Je n'ai fait ce que j'ai pu, me disais-je; partout ailleurs la foule sera plus grande, il n'y a pas moyen, je suis fatigué. J'allais me retirer. Le ciel se couvre, le tonnerre se fait entendre au loin. «Bientôt encore.» Par des chemins détournés, j'arrive dans la rue S. Antoine, après la rue de Tournay, presque vis-à-vis la trop fameuse Force, avant les charrettes.

L'orage que l'abbé redoutait, venait alors d'éclater. Il pleuvait à flots. Les coups de tonnerre se succédaient rapidement et le vent soufflait avec une violence extrême. Les curieux, manquant d'abri, se sautaient de tous côtés, et ceux qui étaient dans les maisons en fermaient les portes et les fenêtres. Le funèbre cortège, abandonné de tout le monde, s'avancait sans ordre dans la rue, devenue en un moment presque déserte.

Le P. Carrihon, à cette vue, sentit renaître son courage, et quittant le seuil d'une boutique où il s'était réfugié, il se montra tout à coup parmi les soldats de l'escorte, qui, dans la confusion où ils étaient, firent à peine attention à lui. La Vicomtesse de Noailles l'aperçut aussitôt, et levant les yeux au ciel avec une vive expression de joie, elle semblait lui dire en souriant: «Vous voilà donc enfin!» Et comme elle avait, ainsi que tous ses compagnons infortunés, les mains gantées, derrière le dos, elle se pencha vers sa mère et lui parla à l'oreille. Un sourire céleste éclaira le visage de la duchesse d'Ayen. Le prêtre marchait près de la charrette sans leur adresser la parole; mais ils l'entendaient par leurs regards.

Quelqu'un qui serait venu dans ce moment pour délivrer ces dames de la mort, leur eût peut-être causé moins de joie que ne leur en donnait la vue de ce vieux prêtre qui ne venait que pour les aider à mourir. Elles ne tenaient plus à ce monde que par le désir d'en sortir comme elles y avaient vécu, humblement et chrétiennement.

À ce moment toutes mes irresolutions cessent, continue l'excellent abbé. Je me souviens, par la grâce de Dieu, un courage extraordinaire. Surchargé de sueur et de pluie, je n'y pense plus; je continue à marcher près d'elles. L'orage est au plus haut point, le vent plus impétueux; les dames de la première charrette en sont fort tourmentées, surtout la maréchale de Noailles. Son grand bonnet renversé laisse voir quelques cheveux gris; elle chancelle sur sa misérable planche sans dossier, les mains liées derrière le dos. Le ciel est plus noir, la pluie plus forte.

Nous arrivons au carrefour qui précède le faubourg S. Antoine; j'écarte, j'examine et je me dis: «C'est ici le meilleur endroit.»

Il se détache alors du cortège, s'arrête et se tourne vers elles.

Je fais à Madame de Noailles un signe qu'elle comprend parfaitement.

— Maman, le P. Carrihon va nous donner l'absolution.

Aussitôt elles baissent la tête avec un air de contrition, d'attendrissement et d'espérance qui me transporte; je lève et j'embrasse la main, retire la tête découverte et prononce la formule entière de l'absolution et les paroles qui la suivent, avec respect et avec une attention surabondante. Elles s'y unissent avec une expression admirable.

Cette scène s'accomplit à la lueur des éclairs et au bruit de la foudre, comme si l'orage n'eût été envoyé que pour en faciliter le mystère, car, aussitôt après, l'orage s'apaise, la pluie cesse, le ciel s'éclaircit; la foule dispersée revient alors en foule autour des charrettes.

Enfin nous arrivons au lieu fatal, à la barrière du Bône. Ce qui se passa en moi ne peut se peindre. Richelieu se présente; les charrettes s'arrêtent; les cavaliers et les fantassins les entourent; ensuite un cercle plus nombreux de spectateurs. Je frissonne. J'aperçois le bourgeois et ses 2 valets, dont l'un est remarquable par sa haute stature, l'air de sang-froid avec lequel il agit et la rose qu'il porte à la bouche.

Mais, aussitôt le P. Carrihon, je vois que la Vicomtesse de Noailles me cherche des yeux et m'aperçoit.... que ne me montrent point ses regards, tantôt élevés vers le ciel, tantôt s'abaissant sur la terre! Les regards si doux, si expressifs, si célestes, ils sont souvent dirigés sur moi! J'enfonce mon chapeau, sans le perdre de vue; je l'entends dire: «Notre sacrifice est fait. Que nous faisons de personnes chères! Mais Dieu, dans sa miséricorde, nous appelle. Nous ne les oublierons pas. Revenez nos tendres adieux pour elles et nos remerciements pour vous. Quissions-nous nous recevoir dans le ciel! Adieu.» Je ne me sentais plus; j'étais à la fois déchiré, attendri et consolé.

Madame la Maréchale ayant mis pied à terre, s'assit, à cause de son grand âge, sur un banc de bois, tout près de l'instrument du supplice. Elle avait les yeux baissés et l'air fort calme, malgré les injures que quelques fous ne craignaient pas de lui adresser en un pareil moment. Elle monta la troisième sur l'autel du sacrifice. « Je n'avais point oublié de faire pour elle, dit l'abbé Carrichon, ce que j'avais fait pour son beau-frère et sa belle-sœur d'Orchby. Six dames furent ensuite immolées; puis vint le tour de la Duchesse d'Ayen. Elle était dans l'attitude d'une dévotion simple, noble, résignée, tout occupée du sacrifice qu'elle offrait à Dieu; en un mot, telle qu'elle était quand elle avait le bonheur d'approcher de la table sainte. Quelle impression j'en reçus! Elle est ineffaçable. Je me la représente souvent dans cette attitude. Elle avait encouragé par ses discours ceux qui l'avaient précédée; elle servit de modèle aux autres. Quand elle fut sur l'échafaud, le bourreau lui arracha son bonnet, qu'une épingle retenait encore à ses cheveux; la douleur qu'elle en éprouva se peignit aussitôt sur ses traits, mais s'effaça à l'instant pour faire place à la plus angélique douceur.

La fille eut le bonheur d'être sacrifiée aussitôt après. Comme sa mère, elle s'efforçait, avant de mourir, les compagnons de son supplice, et s'était attachée particulièrement à un jeune homme qu'elle avait ouï blasphémer. Elle avait déjà le pied sur le sanglant escalier, lorsqu'elle se tourna encore une fois vers lui, et lui dit, d'un ton et avec des regards suppliants: « En grâce, dites pardon! »

Le P. Carrichon qui se trouvait debout en face de l'escalier, recueillit ces dernières paroles. Il s'éloigna quand tout fut fini, mais sans emporter avec lui cette impression d'horreur qu'il avait tant redoutée. Il s'en alla en louant Dieu, comme faisaient les premiers chrétiens lorsqu'ils s'en retournaient des portes de la ville tout couverts du sang des martyrs.

Picpus : Le charnier et le cimetière⁽¹⁾

L'enclos funéraire de Picpus (un des lieux de Paris et du monde les plus empreints de tragiques souvenirs) méritait de rencontrer un historien de la valeur de M. Lenôtre. A un récit tout à fait neuf en certaines de ses parties, et fondé sur les documents des Archives nationales, l'historien a donné pour prologue un ou deux spécimens des procès criminels pendant la période la plus sanglante de la Terreur. C'est l'entassement des suspects au Luxembourg, l'emprisonnement du maréchal de Mouchy et de sa femme (celle qui, quand elle n'était encore que comtesse de Noailles et dame d'honneur de la dauphine, avait reçu de l'espiègle Marie-Antoinette le surnom de *Madame l'Étiquette*), puis l'abominable *conspiration des prisons*, inventée pour expédier à l'échafaud, sans débat et après un simulacre d'interrogatoire, des fournées de quarante à soixante condamnés. M. Lenôtre a insisté sur le cas particulièrement attendrissant des trois dames de Noailles, l'aïeule, la belle-fille et la petite-fille, exécutées le même jour et silencieusement assistées, pendant l'interminable marche au supplice, par un prêtre ami, fidèle à la parole donnée quelque temps auparavant.

Au récit de l'abbé Carrichon, jadis publié dans son texte original par le *Correspondant* et édulcoré dans des reproductions ultérieures, l'historien a eu bien raison d'emprunter, sur la matérialité du supplice, des détails dont la minutie même garantit l'authenticité. La sensibilité de quelques lectrices en pourra être révoltée, et troublé l'optimisme de quelques lecteurs ;

(1) *Le Jardin de Picpus*, par G. Lenôtre. 261 pages in-8° écu avec illustrations (Perrin).

Reproduction interdite.

mais en un temps où les pires atrocités de la Terreur trouvent des apologistes chez nous, des émules dans certains pays hier à peu près civilisés, il n'est point sans utilité de rappeler ce que furent exactement ces massacres légaux, où des spectacles d'abattoir se paraient d'un reste de cérémonial judiciaire et de cette paperasserie qui, sur le sol français, résista à tous les cataclysmes.

Une des plus émouvantes « illustrations » du livre de M. Lenôtre est la reproduction, dans *l'Imitation* de la sainte duchesse d'Ayen, de la page, marquée d'un signet, où il est dit que mieux vaut prendre sa croix à la suite du Christ, que s'exposer à être réprimé par lui au dernier jugement. Le mari de cette austère chrétienne, émigré pour lors en Suisse, y scandalisait le jeune Norvins par ses fanfaronnades d'athéisme ; peut-être, en homme bien appris, donna-t-il des regrets décents à la triple perte de sa mère, de sa femme et de l'une de ses filles (2) ; ce qui est positif, c'est qu'il ne tarda point à convoler avec une Suissesse qui tenait ostensiblement son ménage d'exilé.

Deux jeunes enfants, les deux fils de la vicomtesse de Noailles, gardèrent une impression plus durable de la catastrophe qui avait bouleversé l'insouciance de leurs dix ou douze ans. Alexis joua un rôle marquant dans cette opposition « religieuse » qui eut le courage de tenir tête à la police napoléonienne après l'incarcération de Pie VII ; il attendit la Restauration pour reprendre la tradition libérale de son père, le Noailles de la nuit du 4 août. Quant à Alfred, l'un des plus brillants et des plus fringants officiers d'état-major de la Grande Armée, il fut tué pendant la campagne de Russie. Boni de Castellane notait alors que, tout en prenant sa

(2) Le très attachant volume intitulé *Anno-Paule-Dominique de Noailles, marquise de Montagu*, contient évidemment de précieux renseignements : mais lors du procès en propriété littéraire qui suivit la publication, le « teinturier » auquel s'était adressée la famille s'est ouvertement vanté d'avoir romancé le récit et varié à plaisir la physionomie des principaux personnages ; il y a là de quoi nous rendre méfiants.

CARDINAL

part de l'existence très débridée de ses camarades, Alfred de Noailles était à peu près seul, en campagne, à se préoccuper de ne point manquer la messe dominicale; c'était sa façon, sans doute, de marquer sa fidélité aux suprêmes recommandations maternelles, commentées par le P. Grelet.

Pour tenir compte du muet écœurement de la population, on avait relégué l'échafaud de la place de la Concorde à celle de la Bastille puis, en dernier lieu, à la barrière « du Trône renversé », quartier solitaire, à demi rural ou plutôt champêtre, dont ne saurait donner aucune idée l'animation actuelle de notre place de la Nation. Mais avec la multiplicité croissante des exécutions se pose impérieusement, en ce terrible et lugubre été de 1794, la question des inhumations, car, sans parler des protestations des voisins, le vieux cimetière Sainte-Marguerite était manifestement insuffisant.

En raison de l'urgence, et au mépris de toute légalité, sans même aucune formalité préalable, les agents du Comité de Salut public firent creuser d'immenses fosses dans une partie du jardin de l'ancien couvent des chanoinesses de Saint-Augustin, dites de Picpus. Le locataire de ce domaine national, qui venait de fructueusement sous-louer à un directeur de « maison de santé », trouva dans son intérêt lésé le courage, la témérité même, de multiplier les démarches; il groupa les protestations des habitants du quartier, naguère réputé l'un des plus sains de la capitale (3) et maintenant empesté par d'horribles exhalaisons. Non seulement son obstination ne lui porta point malheur, mais le 3 Thermidor, la Commune faisait l'acquisition, dans les environs de Saint-Mandé, d'une vaste carrière de sable qui devait être aménagée en cimetière des suppliciés... Six jours plus tard, la chute de Robespierre mettait fin au régime de la

Terreur, et l'échafaud quittait définitivement la barrière du Trône.

En quelques semaines, des tombereaux peints en rouge avaient, à la nuit tombante, apporté dans l'enclos de Picpus environ 1.300 cadavres (il est impossible de déterminer le chiffre avec une précision absolue), qui avaient été alignés et superposés dans trois fosses. Sur cette macabre besogne, M. Lenôtre fournit des détails aussi répugnants que ceux qui sont relatifs au supplice même. Dans le cours de l'hiver qui suivit, les autorités firent combler les fosses et égaliser le terrain, qui ne se distinguait plus du reste du jardin que par son aspect inculte.

Les victimes enfouies à Picpus appartenaient à toutes les conditions sociales: les petites gens y comptaient pour une forte majorité, et Albert Sorel a rappelé que cette proportion est inévitable dans toutes les exécutions en masse. D'autre part, comme on devait s'y attendre, ce furent les familles les plus haut placées qui s'employèrent à empêcher la profanation de ce coin désolé.

Dès 1796, la princesse de Hohenzollern-Sigmaringen profitait de sa qualité d'étrangère pour acquérir ostensiblement et murer à nouveau le terrain où reposait son frère, le prince de Salm-Kirbourg (par la suite, cinq membres de sa famille y furent inhumés). A son retour de l'émigration, sous le Consulat, Mme de Montagu s'accupa avec sa sœur, Mme de la Fayette (4), d'assurer le maintien en état du jardin avoisinant et même des bâtiments. Bien conseillées, les deux sœurs, au lieu d'agir seules, formèrent une société de onze membres, laquelle s'effaça à son tour derrière un humble membre du clergé de Sainte-Marguerite. On procéda pourtant à une souscription parmi les familles des victimes; la rédaction de l'appel fut confiée à Lally-Tollendal, qui, depuis la réhabilitation de la mémoire de son père, s'était fait une spécialité de l'éloquence pathétique, pour ne pas dire larmoyante.

(3) Aujourd'hui encore, dans la terminologie officielle, ce quartier du XII^e arrondissement municipal porte le nom de *Bel-Air*, lequel désigne également une station du chemin de fer de Vincennes.

(4) Toutes deux étaient petites-filles de la maréchale de Noailles, filles de la duchesse d'Ayen, sœurs de la vicomtesse de Noailles, nièces du maréchal et de la maréchale de Mouchy.

A peu près en même temps, par une initiative non moins audacieuse, un autre prêtre, l'abbé Coudrin, d'accord avec Mme de Montagu, installait dans l'ancien monastère des chanoinesses de Saint-Augustin quelques religieuses de la nouvelle congrégation des Sacrés-Cœurs et de l'Adoration perpétuelle, fondée sous sa direction par Mlle Aymer de la Chevalerie.

Il y avait là de quoi mettre en éveil une police moins soupçonneuse que celle de Fouché. Il arriva au ministère du quai Malaquais un certain nombre de rapports, les premiers de purs tissus d'inepties, les autres plus précis, quand Desmarets, « technicien » distingué et de plus prêtre défroqué, eut prit l'affaire en main. Ces dénonciations policières étaient manifestement inspirées par des préventions antireligieuses, et aussi par la crainte de voir remuer les souvenirs de la Terreur, importuns à beaucoup de personnages haut placés.

L'ancien mitrailleur de Lyon était de ces derniers, et d'autre part, l'ancien frère de l'Oratoire avait plus d'une fois tenté de mettre obstacle à la politique, en somme très conciliante, de son collègue Portalis. Mais Fouché était trop fin politique pour grossir les incidents sans nécessité ou sans intérêt personnel. Sur la liste des souscripteurs, il lut bien des noms de la nouvelle cour, à commencer par celui du prince Eugène, dont le père, Alexandre de Beauharnais, avait été compris dans une des dernières fournées de Thermidor An II. Le ministre se contenta donc de recommander discrètement la prudence aux intéressés, et de faire comprendre à ses subordonnés qu'ils eussent à porter ailleurs leurs investigations.

En dehors de la famille de Salm, il semble bien que dès l'époque napoléonienne quelques inhumations plus ou moins clandestines se pratiquèrent à proximité de l'enclos tragique. Sous la Restauration, un cimetière fut officiellement créé dans une partie du jardin, et réservé aux parents des suppliciés; on l'agrandit en 1856 et 1857. L'hôte le plus illustre de cette nécropole d'élite serait le grand orateur Montalembert, si en 1837 un cortège

étrangement bigarré n'y avait conduit le patriarche de la Révolution, le « héros des Deux Mondes », gendre de la duchesse d'Angoulême. Depuis lors, en dehors des familles des victimes, le pèlerinage de Picpus est demeuré plus en honneur parmi les Américains que parmi les Français et surtout les Parisiens; c'est là qu'à une heure décisive de la dernière guerre, fut prononcée la laconique et célèbre déclaration: « La Fayette, nous voilà! »

Le comité primitif se substitua en 1837 une société *tontinière*, pour mieux assurer le maintien de la propriété dans les mêmes mains; en 1922, par égard pour les prescriptions légales, la tontine a fait place à une société civile immobilière, qui a réussi à racheter, entre toutes les dépendances de l'ancien couvent, le clos même des fosses mortuaires, clos sinistre que les visiteurs aperçoivent à travers les barreaux d'une grille et qui a été laissé tel quel depuis le nivellement administratif de 1795.

Il y a trente ou trente-cinq ans, le Conseil municipal de Paris, qui poussait à cette époque le culte de la légende révolutionnaire jusqu'au souci de bannir les souvenirs et les témoignages désobligeants, médita, sous l'ingénieux prétexte d'une opération de voirie, l'expropriation du domaine de Picpus. Les « édiles » (comme ils aiment à s'entendre appeler) reculèrent moins devant les réclamations des intéressés que devant la troublante perspective des fouilles auxquelles il faudrait procéder. Leur mauvaise grâce se réduisit à entraver, dans la mesure du possible, les nouvelles inhumations dans le cimetière attendant au clos des suppliciés. Charnier, cimetière, monastère, l'ensemble de Picpus subsiste donc définitivement, autant que dans notre temps et notre pays quelque chose peut être qualifié de définitif. Avec la crypte des Carmes, où des ossements anonymes, aujourd'hui promus à la dignité de reliques, s'entassent sous les yeux des visiteurs, c'est sans doute la plus émouvante, la plus suggestive évocation de la frénésie révolutionnaire.

DE LANZAC DE LABORIE.

CARDINAL